

## Recherches autour d'un plateau disparu

Je présume que, dans cette salle, il y a bien peu de personnes ayant gravi le coteau menant autrefois à Montfort, puis Notre-Dame du Pré, à partir d'un chemin démarrant à la centrale électrique pour au moins, s'arrêter au Plateau Robert, lequel surplombait à la fois Moûtiers et Pomblière. Joli plateau herbeux, bordé de forêts, où l'on arrivait sans peine, mais c'était surtout, jusqu'à la construction de la route allant de Moûtiers ou Pomblière à un hameau dépendant de la commune de Saint-Marcel, Montfort, et aussi jusqu'à ce que les montfortains s'équipent de véhicules automobiles, le plus court chemin leur permettant de se rendre à Moûtiers et d'en revenir.

Beaucoup, parmi nous, possèdent le livre de Michel Jeulmes et Marius Hudry évoquant « Moûtiers-Salins et Brides-les-Bains à la Belle Epoque », et ceux qui ne l'ont pas encore pourraient se le procurer à la librairie des Quatre Chemins.



La page de tête est une carte postale nous montrant deux personnes accompagnées d'un mulet bien chargé, cheminant au sortir de la rue des Moulins, devenue rue de l'Electricité, revenant sûrement de la foire de Moûtiers, et se dirigeant vers le plateau Robert pour regagner leur domicile, cette carte est intitulée « Retour à la montagne ». La dame tenant le mulet se nommait Jeanne Borlet et habitait bien Montfort. Cette précision m'a été donnée par un autre montfortain qui l'a connue, Richard Deschamps-Berger que je remercie pour toute l'aide qu'il m'a apportée au cours de mes recherches.



Tout d'abord, une question se pose, inévitablement : où est ce plateau aujourd'hui ? Lorsqu'on découvre Moûtiers, du sommet de la montée du Siboulet, on ne voit, dans la direction de Pomblière, qu'un pan de montagne déchiqueté que l'on associe à la carrière Claraz-Eynard... car, petit à petit, la dite carrière, autrefois souterraine, a dévoré la pente. Cette carrière n'est plus exploitée en raison des travaux du chantier de déviation de la route, dont le nouveau tracé a été mis en circulation fin juillet.

La vue y a beaucoup perdu de son charme, plus rien n'évoque le souvenir de cette promenade chère aux moûtiersains d'autrefois, à part quelques vieilles cartes postales, et rien n'évoque non plus les événements remarquables qui, survenus en 1815, avaient abouti au baptême de ce plateau.

C'est une époque de notre tumultueuse histoire savoyarde, assez peu abordée, sauf que, cette année, la Société d'Histoire et d'Archéologie de Chambéry lui a consacré sa dernière œuvre, le livre intitulé « Savoie occupée, partagée, restaurée, 1814-1815 » auquel plusieurs auteurs ont contribué, sous la direction du professeur Sylvain Milbach.

Bien sûr, je l'ai lu, hélas sans y trouver la moindre allusion aux événements en cause, qui ne font c'est vrai, pas partie de ce que l'on nomme « la Grande Histoire ».

Il fallait donc essayer de trouver autre chose. Christian Sorrel, professeur d'Université lyonnaise, a eu la gentillesse de chercher, lui aussi, ce qui pouvait avoir été écrit sur le sujet, en dehors des Histoires de la Savoie connues. En particulier il m'a cité Diego Mané, fondateur de Planète Napoléon, lequel, en 2003, s'est intéressé aux « Mystères de l'Hôpital ».

**Les Mystères de L'Hôpital**  
(Diégo Mané © 2003)

Cherchant à établir les effectifs présents au combat de l'Hôpital (Albertville), livré le 28 Juin 1815 par les Français du colonel Bugeaud aux Austro-Sardes du GM Baron von Trenk, je me suis heurté à l'indigence des sources relatives à ce combat en général et à l'armée Sarde en particulier.

J'ai décidé de vous faire profiter de mes réponses aux questions que j'ai pu résoudre tout en espérant qu'un lectorat aussi attentif qu'érudit sera à même d'apporter sa pierre à l'édifice.

Voici les sources dont j'ai disposé :

Passage relatif de l'ouvrage de Ronald Zins : "1815 L'armée des Alpes et les Cent-jours à Lyon", dont sont extraites les illustrations reproduites dans cet article (figurines 25 mm exceptées).



"Les fastes du quatorzième régiment d'infanterie de ligne", CdB Dupré, chez Anselin, Paris, 1836.

"Oeuvres militaires du Maréchal Bugeaud, duc d'Isly", réunies et mises en ordre par Weil, chez Baudoin et Cie, Paris, 1883.

"Le maréchal Bugeaud d'après sa correspondance intime et des documents inédits" par le comte Charles d'Ideville, chez Firmin-Didot, Paris, 1885.

"Le corps d'observation des Alpes en 1815, une campagne de un mois" par le Capitaine Hennequin, chez Lavauzelle, Paris, 1907, lequel a fait des emprunts très importants au suivant :

1

Bon, en évoquant l'Albertville d'autrefois, on se rapproche de Moûtiers ! Mais il y a mieux : un moûtierain de noble extraction y vivait à l'époque concernée et lui consacra un journal qui, page après page, évoque l'histoire de la Tarentaise, entre 1805 et 1822 (année de son décès), couvrant ainsi la période Premier Empire – Restauration.

En 2001, notre regretté collègue André Roth, avait constitué un dossier sur ces évocations du chanoine Du Verger et je viens d'apprendre qu'en 2011, ce journal a été mis en ligne sur le site de la BNF où vous pourrez le consulter, après que nous aurons ensemble étudié les quelques pages évoquant le sujet qui nous réunit ce soir.

Auparavant, faisons un tour rapide des livres traditionnels traitant de l'histoire de la Savoie pour résumer le contexte dans lequel s'inscrivent les événements survenus entre 1800 et 1815, dans notre France actuelle et

notre Savoie, qui lui fut rattachée, pour la première fois, en 1793.

Menabrea, d'abord, met en avant le temps d'épanouissement apporté à la Savoie par l'Empire : construction définitive de la route du Mont-Cenis (de 1801 à 1810), installation de refuges, d'hospices ; il signale aussi la construction de la caserne Curial à Chambéry, en précisant qu'en dehors d'une garnison locale elle abrita les troupes, en va et vient entre la Savoie et le Piémont, annexé à la France, sous le nom de département du Pô, chef-lieu Turin ! Il ajoute que le royaume d'Italie est « tout français ». Menabrea cite aussi l'ouverture de l'école des Mines de Peisey, école théorique à Moûtiers et école pratique à Peisey et note aussi que la vie agricole et pastorale a été mise en valeur par de grands préfets et que les écoles n'ont pas été oubliées. Tous ces points positifs avaient été relevés également par le préfet Verneilh, dans son livre « Statistiques du département du Mont-Blanc » paru en 1807.

Mais on va constater ensuite une lente désaffection des savoyards, au fur et à mesure des campagnes militaires provoquant la mort des jeunes gens.

Par ailleurs l'annexion de Rome écarte peu à peu le clergé qui « souhaite le retour du vieux monarque » souligne Menabrea.

Quant aux nobles, beaucoup sont restés fidèles à la Maison de Savoie dont pourtant, toute la famille a dû abandonner le trône et se réfugier pour longtemps en Sardaigne.

Donc, les savoyards sont de moins en moins disposés à lutter pour l'empereur Napoléon.

En même temps, les troupes alliées attaquent, Bubna dirige un corps autrichien qui reprend le département du Léman, après être entré le 30 décembre 1813 à Genève et passe

ensuite dans le département du Mont-Blanc (composé des deux départements actuels de Savoie et Haute-Savoie).

Les savoyards accueillent avec plus de méfiance les troupes d'allemands, croates, hongrois, que l'on considère plutôt comme des ennemis. Vous l'avez compris, on se bat, un peu partout, dans la confusion, jusqu'à ce que Napoléon, vaincu par toutes ces troupes alliées soit contraint à l'abdication le 6 avril 1814, renonçant aux couronnes de France et d'Italie. Le lendemain, les troupes du roi de Prusse et du Tsar entrent dans Paris. Le 29 avril, Napoléon part en exil à l'île d'Elbe.

En France la monarchie est restaurée avec l'avènement de Louis XVIII.

Enfin, le 20 mai 1814, le traité de Paris, le premier, est imposé à la France vaincue.

Menabrea écrit que ce traité fut un monument de sottises, négligeant les réalités géographiques : il laisse en effet à la France Chambéry, Rumilly, Annecy, et rend à l'Etat Sarde la Maurienne et la Tarentaise.

Autre appréciation sur ce partage émanant de Monsieur Palluel. Il assure qu'il était admis unanimement par les grandes puissances et que Talleyrand, siégeant au nom de la France au Congrès de Vienne, l'avait commenté et approuvé ainsi : « la partie occidentale de la Savoie est bien le moins à recevoir, mais quelques montagnes de plus à l'est n'étaient pas indispensables ».

Le Sénat de Savoie vient donc s'installer à Conflans, qui devient la capitale des vallées montagneuses rendues à leur roi héréditaire.

Et Menabrea, auquel, vous le voyez, je fais de larges emprunts, continue en disant que les savoyards ne sont pas divisés que par cette nouvelle frontière ; certains souhaitent que leur pays retourne entièrement au royaume sarde, d'autres, qu'il reste à la France ! En tout cas, voir la Savoie morcelée inspire à tous répulsion : ils la veulent entière.

Référons nous, enfin à André Palluel-Guillard et Paul Guichonnet : ils citent la phrase attribuée à Joseph de Maistre, alors ambassadeur de la France à Saint-Petersbourg : « On a divisé l'indivisible ».

Dans sa nouvelle Histoire de la Savoie, Guichonnet soulignait que les deux années 1814-1815 sont les moins bien connues de la première moitié du 19<sup>ème</sup> siècle.

Cela ne devrait pas nous étonner : difficile de s'appesantir sur cette époque de division insupportable et Paul Guichonnet va jusqu'à dire que l'aspiration des populations était à la paix, quelle qu'elle soit !

Or, quittant l'île d'Elbe, Napoléon débarque dans le Golfe Juan le 1<sup>er</sup> mars 1815 et entreprend la reconquête de la France. La Tarentaise, pendant ce qu'il est convenu de nommer les « Cent jours », devient un des théâtres de la guerre qui va opposer Napoléon et la France reconquise, aux troupes alliées, qui les combattent.

En France, on constate d'abord, que les troupes envoyées de Paris pour arrêter l'avance de Napoléon l'ovationnent ! Louis XVIII cède la place et Napoléon entre à Paris sans qu'aucune goutte de sang n'ait été versée, mais il ne trouve sur place qu'un soutien partiel et une opposition royaliste active. La guerre reprend de plus belle, jusqu'à la défaite de Waterloo, le 18 juin 1815. Elle va entraîner l'abdication définitive de Napoléon et son envoi à Sainte-Hélène, île lointaine où il décèdera le 5 mai 1821.

Pendant ce temps, le Congrès de Vienne règle le sort de la France, et par suite celui de

la Savoie. Il se termine après de laborieuses tractations, par la signature du deuxième traité de Paris le 20 novembre 1815. La France a été entourée d'états tampons, dont le royaume du Piémont, comprenant la Savoie, tout entière cette fois.

Les grandes lignes de l'histoire une fois évoquées, nous pouvons nous plonger avec le chanoine Du Verger dans les péripéties constatées en Tarentaise et plus particulièrement à Moûtiers, pendant cette période si trouble et si peu connue.

Il relate, pendant la période de l'Empire, les nombreux Te Deum chantés, à la cathédrale de Moûtiers, à l'occasion des victoires napoléoniennes ou autres événements importants. Par exemple, le 30 mai 1805 à l'occasion du couronnement de Napoléon, empereur des français, en qualité de roi d'Italie, en janvier 1806, autre Te Deum en action de grâce pour les victoires sur les empereurs d'Allemagne et de Russie à Austerlitz ; le 11 juin 1809 autre encore pour la prise de Vienne en Autriche ; en juin 1811 on célébrera la naissance du roi de Rome ; on chantera aussi en 1813 à l'occasion de la signature du nouveau concordat ce, à Sainte-Marie où l'on constate aussi des célébrations. Bien entendu tous ces événements sont connus à Moûtiers avec retard. Par exemple, la victoire d'Austerlitz a lieu le 2 décembre 1805 et le Te Deum est chanté le 12 janvier 1806.

Mais le chanoine émet quelques réserves sur les Te Deum accompagnant les victoires des armées, toutes les batailles entraînant de très nombreuses pertes humaines. Il s'écrie « Que signifient ces victoires ? Notre jeunesse disparaît ; peu en revient et le peu qui revient, revient infirme et incapable d'être utile à sa famille ». Une précision à l'appui nous est fournie par Christian Sorrel : trois mille hommes ont été levés dans les deux départements savoyards actuels, entre 1799 et 1814. Pour sa part Mr Palluel va évoquer les désertions constatées parmi les soldats savoyards, à partir de 1813. Se référant au Congrès de Vienne et aux deux traités de Paris, il estime que les alliés n'avaient pas envisagé de rendre la Savoie à Victor Emmanuel, exilé depuis plus de dix ans en Sardaigne, et rappelle que la Savoie servait traditionnellement de monnaie d'échange entre les ambitions de ses puissants voisins.

Mais revenons au journal moûtierain. A partir de 1814 les notes du chanoine Du Verger sont de plus en plus détaillées. Le 26 janvier il précise que les troupes alliées étant entrées sur le territoire de l'ancienne Savoie, une vingtaine d'autrichiens sont venus à Moûtiers en éclaireurs ; le maire, qui est alors Greyfié de Bellecombe, les a reçus à l'entrée de la ville et l'on n'a plus d'hésitation si on en avait encore sur la pensée profonde du chanoine qui écrit « On a tout lieu d'espérer qu'ils nous délivreront d'une tyrannie à laquelle nous avons été assujettis depuis plusieurs années » Ils, étant bien sûr, les autrichiens.

En mars, ce sont des soldats français qui arrivent à Moûtiers, d'où ils emportent le plomb de « la minière de Peisey ». On constate aussi que des blessés et malades sont envoyés de Chambéry à Moûtiers, provenant des troupes françaises combattant dans la Province contre les puissances alliées. Ils n'y resteront que quelques jours.

En avril, les troupes alliées sont à Moûtiers afin de « découvrir les passages tendant en Maurienne ». Par exemple, ils prennent le chemin de la vallée des Belleville, pour gagner la Maurienne par le col des Encombres, tandis que d'autres s'arrêtent à Aigueblanche pour prendre la route du col de la Colombe, ancien nom du col de la Madeleine. A ce sujet, permettez-moi d'évoquer un homme d'église savoyard, plus connu que le chanoine Du

Verger, je veux parler du futur précepteur des princes de la Maison de Savoie, futur évêque de Gênes, le tacortain Charvaz : dans la biographie que lui avait consacré l'abbé Borrel en 1909, biographie qui fut évoquée lors du colloque franco-italien tenu en 1993 à Moûtiers en l'honneur de Mgr Charvaz, il précisait que, je cite, « l'homme de caractère qu'il fut, s'affirme déjà lorsque, jeune séminariste, il fait sauter le pont des Plaines pour gêner les troupes françaises d'occupation, lors de la reconquête de la Savoie par les troupes austro-sardes ».

Vous l'avez compris, ici il s'agissait de l'accès à d'autres cols, et auparavant, de l'accès à la Haute Tarentaise. D'autres sources disent que ce pont a été abattu par les chasseurs piémontais, il avait dû se joindre à eux.

Revenons à Moûtiers, où le chanoine Du Verger semble avoir appris que les troupes alliées sont commandées par le général Bubna, qui a établi son état-major à Chambéry, avant même d'avoir connu la déchéance de l'empereur Napoléon. Cette dernière nouvelle lui est parvenue le 12 avril et fait, dit-il, que « la joie était peinte sur tous les visages », et le 19, le Te Deum chanté à Sainte-Marie en action de grâce de la paix rendue à l'Europe sera suivi d'illuminations, bal, et il ajoute que « l'on a arboré la cocarde bleue du roi de Sardaigne sous la domination duquel les braves gens veulent rentrer ».

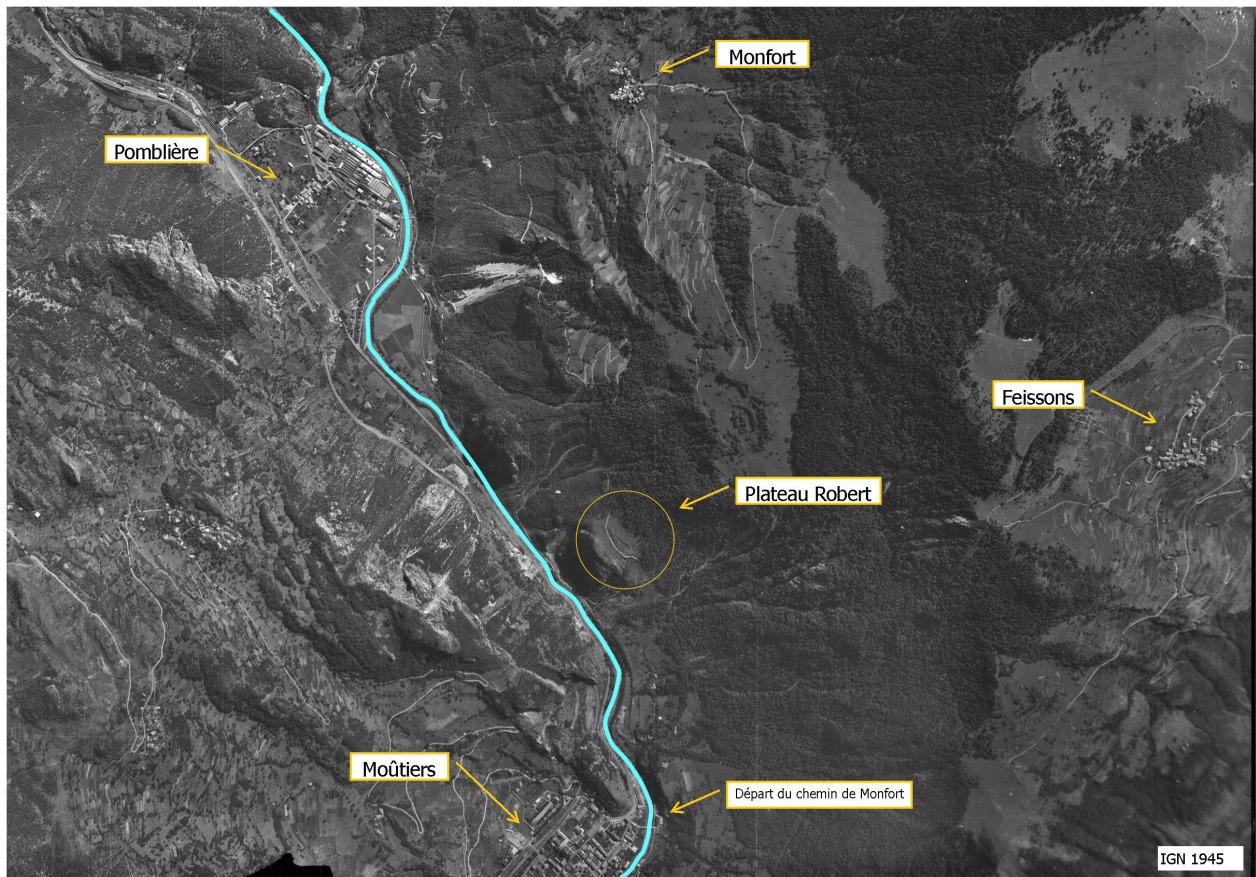
Avril, mai, juin amènent à Moûtiers des troupes allemandes, puis, en août, les autrichiens prennent la relève. Le 1er septembre, semblant oublier le Traité de Paris, le premier, signé le 20 mai 1814, le chanoine précise que le sort de la Tarentaise était incertain jusqu'à ce jour mais qu'enfin « nous pouvons nous flatter avec certitude de l'appartenance à notre maître, le roi sarde, car il est arrivé aujourd'hui à Moûtiers un régiment d'Infanterie accueilli par le conseil de ville qui a donné un grand repas de quarante couverts à messieurs les officiers ».

Le 9 novembre, autre cérémonie, pour recevoir le nouveau gouverneur des Etats de Savoie. Ce sera l'occasion de citer le dernier Te Deum chanté à Sainte-Marie.

Le 18, on recevra à Moûtiers le comte Caccia, intendant général de sa majesté sarde et le 17 décembre le nouveau lieutenant-colonel du régiment de Savoie, commandant de la Province de Tarentaise.

Le ton va changer ensuite progressivement après le débarquement de Napoléon dans le Golfe Juan le 1er mars 1815. Le chanoine va tenir un journal précis des événements survenus pendant les « Cent jours » et nous nous arrêterons surtout à ceux s'intéressant, enfin, à notre sujet.

Il rappelle que les français sont descendus par les Bauges sur Montmélian et Saint-Pierre, dans la nuit du 14 au 15 juin puis ont marché sur l'Hôpital « où ils se sont battus avec nos troupes ». Le gouverneur, l'intendant général, et le Sénat qui résidaient tous à Conflans, partent pour Moûtiers, après une « fusillade à l'Hôpital » ce le 15 juin mais en repartent rapidement vers la Haute Tarentaise, les troupes françaises arrivant à Moûtiers le 19 juin. Elles en repartiront, avec quatre-vingt-cinq balles de sel récupérées dans les magasins des salines. Puis elles reviennent, le 23 avant 3 heures du matin, et « peu après » nous explique Du Verger « ils se sont fusillés avec une compagnie de chasseurs piémontais dits 'Roberti' », du nom de leur commandant, le lieutenant-colonel comte Emile Robert.



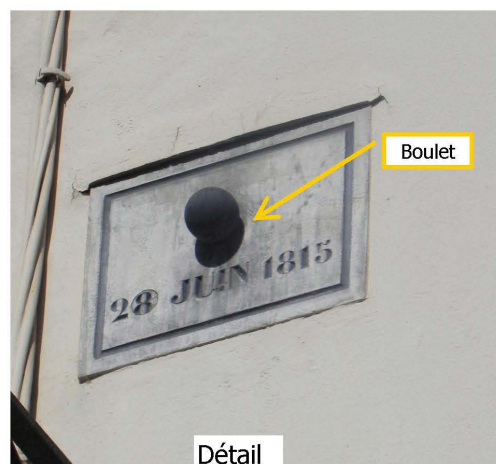
J'ai appris que ces chasseurs furent la première troupe régulière de l'armée sarde formée après le retour de leur roi rentré de son exil de Sardaigne. Cette compagnie était en avant-poste à Moûtiers, « où il s'est trouvé des partisans des français qui ont enseigné à ces derniers les défilés des montagnes » comme nous l'explique le chanoine. C'est ainsi qu'ils se sont rendus sur un plateau de chemin de Monfort, précise Du Verger, « où les piémontais étaient postés et, après l'échauffourée, ont fait une quarantaine de prisonniers et une sixaine de tués ». Et le chanoine s'en prend à « l'imbécillité des chefs, laissant plusieurs semaines une brave compagnie sans renforts ». Il a autant de critique envers les autrichiens, puis il revient sur « les différents partis qui se sont dénoncés réciproquement » et il cite, à titre d'exemple, le notaire Ancenay d'Aigueblanche, qui fut « pillé et saccagé ensuite par la compagnie des Roberti », car il avait fait partie des « Partisans des Français » cités plus avant.

Ensuite, le 26 juin, il relate que cent cinquante chasseurs Roberti qui avaient pris poste sur les montagnes de Feissons-sur-Salins, y avaient allumé des feux : si bien que mille trois cents français, entrés à Moûtiers en vue de pillage, jugent plus prudent de se replier. Sans que le chanoine l'ait précisé on peut supposer que ces chasseurs Roberti avaient pu, très facilement, se replier du plateau Robert au haut de Feissons sur Salins limitrophe.

Puis une colonne importante d'autrichiens venant des Belleville arrive à Moûtiers, où les Roberti les rejoignent. Les allemands et piémontais, venant de Haute Tarentaise, augmentent les troupes, qui toutes vont se diriger vers Conflans, où ils entrent le 28 juin. De violents combats les verront affronter, à l'Hôpital, les forces françaises, commandées par Bugeaud, qui n'est encore que colonel. Ces forces comprennent deux mille huit cents

hommes. Les troupes austro-sardes, dont les chasseurs Roberti, commandées par le baron Von Trenk, s'élevaient à quatre mille hommes, d'après l'étude de Diego Mané cité plus haut. Des combats très violents ne seront stoppés que par l'annonce d'un armistice qui vient d'être conclu entre Suchet et Bubna, à la suite du désastre de Waterloo.

De ces combats, Diego Mané dit « combats pour la gloire ! deux mille trois cent vingt français ont combattu 10 heures durant plus de quatre mille ennemis, qui avaient auparavant perdu la moitié de leurs troupes ».



Albertville - boulet enchâssé dans une façade de la rue de la République

Là aussi, vous avez bien compris de quel côté bat le cœur du fondateur de Planète Napoléon. Vous pouvez si vous le souhaitez, trouver à Albertville un souvenir de cette bataille : un boulet de canon a été enchâssé dans une façade de la rue de la République proche de l'Hôtel Million, « dans le mur du premier étage du n° 2 de la rue de la République » précise l'abbé Hudry dans son livre « Au fil des chemins et des rues » consacré à Albertville.

Nous comprenons sans peine que la Grande Histoire ne se soit intéressée qu'aux combats du 28 Juin et que le « plateau du chemin de Montfort » comme le désignait le chanoine, ne l'ait pas retenue. Mais c'est très vraisemblablement l'origine du nom attribué au plateau : Robert ! que nous avons connu. Reste à savoir quand ce nom lui a été donné et si ce baptême était officiel, car sur une carte postale ancienne, le lieu est désigné comme étant le plateau Saint-Robert !

Et cela n'est pas suffisant... une dernière surprise vient d'une lecture des Mémoires et Documents de l'Académie de la Val d'Isère, parus en 1956 ; on y trouve un travail signé par le docteur Belleville, que nous sommes ici encore quelques-uns à avoir connu. Titre de son article : Moûtiers 1814-1815.



J'ai apprécié l'introduction de Thierry, historien du 19ème siècle disant « l'histoire de la Province et de la ville natale, est la seule où notre âme s'attache par intérêt patriotique ! »

Le docteur Belleville convient que le propos est par trop catégorique, mais précise : « le passé de notre petite patrie nous tient à cœur, et le faire revivre est un des buts de notre société ». Le docteur Belleville continue en disant que maintes légendes se mêlent à l'Histoire. Il apporte donc, dit-il, un coup d'œil rapide sur la situation. Cela tient en trois pages. Il évoque, chez les piémontais, les chasseurs commandés par le marquis « de Roberti » (petite différence de titre nobiliaire avec ce qui est écrit par ailleurs) et, après avoir fait un retour sur la situation politique de la Savoie à la fin de l'Empire, fait référence à ce qu'il appelle les « mémoires du chanoine Du Verger », puis à Trésal, et dit qu'il a consulté sans succès les archives des cantons de Moûtiers Aime et Bozel « il n'y est pas fait mention de combats entre troupes régulières et corps francs » dit-il. Il a poursuivi ses recherches en consultant les registres d'état civil de Moûtiers, car, dit-il, « la tradition est formelle au sujet du décès du capitaine français Robert, qui, blessé sur le plateau de Montfort est décédé aux Routes », mais il est bien obligé d'en convenir « les registres sont muets à son sujet ».

Cette lecture, malgré tout le respect dû à la mémoire du docteur Belleville, nous plonge dans un grand étonnement... Et j'avoue que la tradition formelle qu'il évoque s'apparente plutôt, à mon sens, à la légende. D'abord, quelle coïncidence ! un autre Robert se serait illustré et en personne à la « fusillade » du plateau, évoquée par Du Verger, et, miracle, il était français ! Mr Belleville doit bien admettre qu'il n'a rien trouvé pour étayer ses dires, même en consultant les registres de décès. J'avais eu, il y a quelques temps, l'occasion de les consulter moi-même et la longue liste des autrichiens et piémontais morts à Moûtiers du 23 juin au 24 octobre 1815 m'avait interpellée.

vingt quatre ans Signé F A Calligé Curé.  
Le vingt trois juin est mort muni des serments et d'après l'autorisation de Mr le juge ellege a été inhumé le même jour un jeune chasseur italien troisième compagnie.  
Signé F A Calligé Curé.  
Le trente juin est mort muni des serments et d'après l'autorisation de Mr le juge ellege a été inhumé le même jour un homme Drey chasseur italien troisième compagnie. Signé F A Calligé Curé.

Cette liste a été photographiée par François Rerat, et ce sont les interrogations qu'elle suscitait qui m'ont conduite au questionnement concernant le plateau Robert, qui n'a pas, hélas, trouvé complètement réponse. Cette « nomenclature de trente-cinq noms », comme l'évoquait le docteur Belleville, devait, d'après lui, résulter d'une épidémie au sein de la garnison, sauf qu'à cette époque elle n'a été évoquée par personne et qu'elle ne semble pas

avoir touché la population locale. J'imagine, plutôt, qu'on avait ramené à Moûtiers des soldats blessés, d'abord ceux de la sixaine du plateau Robert, dont deux seulement identifiés de façon certaine car l'un est décédé le 23 juin et le suivant, de la même compagnie, décède le 30 juin, puis ceux, plus nombreux, ayant participé à la bataille de l'Hôpital. Pour chacun d'eux est noté l'appartenance à un régiment, autrichien ou piémontais, et ils sont bien identifiés. Ils ont été soignés plus ou moins longtemps à Moûtiers où on a pu les questionner et on signale qu'ils sont quasiment tous morts munis des sacrements. La liste est close le 29 octobre par le décès d'un militaire autrichien, seul inconnu. En effet il a été blessé à la tête, si bien qu'on n'a jamais su son nom, et, bien sûr, il est le seul mort sans sacrements.

Il existe à Saint-Paul sur Isère, un lieu communément appelé « le champ des Autrichiens » situé dans la côte derrière l'église où, d'après les dires des anciens, des soldats morts vraisemblablement au cours de la bataille de l'Hôpital, ont été enterrés.

Mais revenons aux écrits du docteur Belleville ; pourquoi aurait-on voulu que le nom du plateau honore un capitaine français, soi-disant mort à Moûtiers, mais n'y étant pas enterré, plutôt que les chasseurs piémontais « Roberti » y ayant de façon certaine bataillé ? Peut-être parce que, depuis 1860, la Savoie était redevenue française, et qu'on ne démontrait donc plus le même affect pour les troupes du roi de Sardaigne, que celui-ci constaté sous la plume de Mr Du Verger.

Et puis aucune carte, topographique ou touristique n'avait pu être retrouvée, précisant la position et le nom attribués au plateau. Il est vrai qu'on n'a pas été pressé de donner une descendance au très beau cadastre sarde de 1728. Menabrea, dans son Histoire de la Savoie éditée en 1933, en disait : « ses résultats sont assez sérieux pour qu'aujourd'hui encore les agents des Contributions Directes puissent s'y reporter ». Cependant il aurait pu préciser qu'en 1888, un cadastre français (le premier) avait été établi pour la Savoie, mentionnant le plateau Robert.



Par acquit de conscience, j'ai lu et relu encore récemment le peu qui avait été écrit sur le sujet et avec plaisir j'ai relu l'ouvrage intitulé « Retour vers le passé d'une commune de Tarentaise - Saint-Marcel » paru en 2006, sous la plume d'Eric Deschamps. Je vais le citer au sujet de l'escarmouche du plateau Robert « cet épisode, resté célèbre, donne son nom au plateau, scène des combats... des cartes postales du début du siècle attestent encore de son existence passée ».

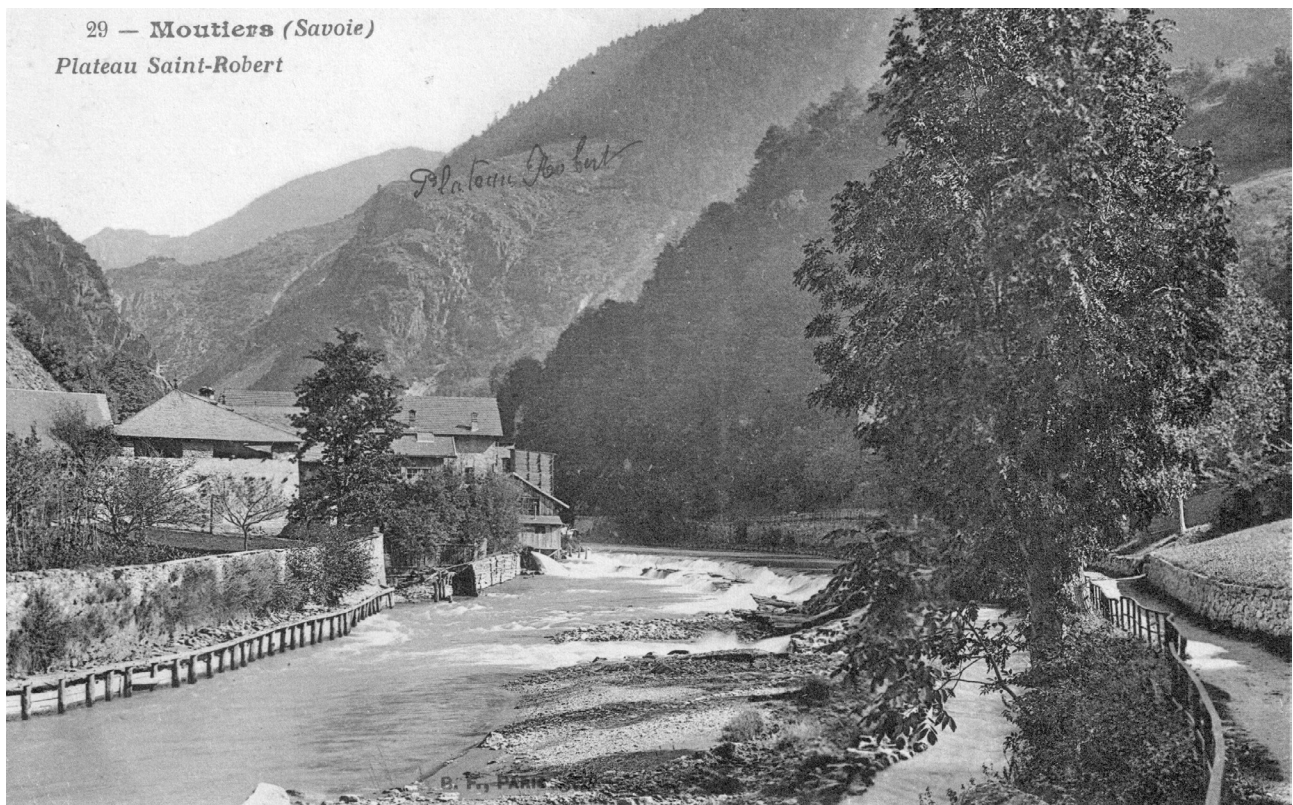
Par téléphone je lui ai fait part de l'incapacité d'avoir retrouvé une trace officielle de l'appellation du plateau, de l'absence de cartes autres que postales où il serait mentionné et il m'a indiqué qu'il avait retrouvé mention d'une carte datée de 1894 émanant de « l'administration des forêts pour le département de la Savoie » concernant la forêt communale de Saint-Marcel et mentionnant bien le plateau Robert.

D'autres précieux renseignements m'ont été adressés par Richard Deschamps-Berger, montfortain attaché à son village d'origine, qui avait déjà recherché des traces écrites de l'appellation du plateau et en avait trouvé aux archives départementales concernant la commune de Saint-Marcel dont Montfort est un hameau : le 19 janvier 1860 un achat se fait en contrepartie de « bois à choisir dans la forêt communale au-dessus du plateau Robert ».

Le 6 août 1876 et le 13 décembre 1877 autres actes évoquant le plateau Robert.

Puis il signale le témoignage d'un résistant précisant qu'après le parachutage de la Plagne, il avait caché des armes au plateau Robert (de nombreuses allusions aux grottes ou carrières qui s'y trouvaient ont été émises par ailleurs).

Ce résistant était Pierre Eynard.



Le plateau était par ailleurs connu non seulement par les utilisateurs locaux du sentier,

moûtiérains, montfortains et gens de Notre-Dame du Pré, mais, par les touristes ayant lu le guide de Tarentaise de Paul Collet intitulé « Moûtiers-Brides-Salins » paru en 1853. C'était l'époque où le thermalisme était mis en valeur dans notre Tarentaise, et, en dehors de la cure, il fallait offrir à nos visiteurs d'autres occupations. A la page 118 de ce guide on cite l'itinéraire de Moûtiers au plateau Robert et Montfort, conseillant la visite des galeries de cristal de roche situées sous le plateau, la mine d'anthracite, etc.

Puis en 1933 Léon Vercoutère fait éditer « En Tarentaise » et, à la page 47, il se penche à son tour sur les promenades du secteur. Entre autres « le défilé de la Saulcette, la Pomblière » il évoque la route nationale rive droite de l'Isère, bordée par les à-pics du mont Gargan – car c'était le nom véritable qu'on a changé je ne sais quand pour celui de mont Galgan- « où s'accrochent, dit-il, quelques étages de vignes » (ceux-là ont disparu depuis belle lurette). Et il continue en disant « la forêt tapisse les rudes pentes de la Croix de Feissons pour s'incurver en prairies douces à la Campagne des Sœurs et au hameau des Routes » et il finit en s'arrêtant à la centrale électrique, pour, je cite, « marquer un temps d'arrêt en bas du chemin de Montfort au plateau Saint-Robert ».

Si vous n'êtes pas tout à fait fatigués de m'avoir suivie dans toutes ces lectures, peut-être partagez-vous ma surprise à constater les différentes appellations données au plateau. Collet en 1853, dit plateau Robert. Vercoutère en 1933 parle du plateau Saint-Robert comme l'intitule aussi la carte postale écrite en 1916. Puis le docteur Belleville, en 1956, parle prudemment du plateau de Montfort mais aussi d'une « tradition formelle », assurant de l'existence d'un certain capitaine français.

Cela conforte les suppositions déjà émises.

En effet lorsque Collet écrit : la Savoie est sous le giron sarde. Il utilise l'appellation issue certainement du souvenir des combats des troupes sardes sur le plateau, troupes du lieutenant-colonel Robert. Puis 1860 nous rattache pour la seconde fois à la France. Mais les habitants de Tarentaise utilisent depuis longtemps le nom du plateau Robert, probablement sans tous connaître l'origine de l'appellation du lieu, et ce qui ne les gêne certainement pas s'ils la connaissent ! Mais peut-être qu'on veut, d'un point de vue officiel, écarter ce souvenir et on fait semblant de croire à une dévotion à un saint, d'où la carte évoquant un saint Robert bien hypothétique.

Le docteur Belleville devait entendre autour de lui utiliser le nom du plateau Robert. La Savoie était alors française depuis presque cent ans, et l'on avait connu une guerre où l'on reprochait à l'Italie d'avoir trahi sa voisine en s'alliant à Hitler. Alors, il a peut-être pensé qu'à défaut de pouvoir changer facilement un nom trop ancré dans la tradition, il serait plus facile de lui attribuer une origine française.

Aucun écho n'a pu être retrouvé de la parution de son article sûrement débattu auparavant devant les membres de l'Académie de la Val d'Isère ; tout cela n'est donc qu'hypothèse. Vous le saviez déjà, la recherche historique n'aboutit pas toujours à des réponses évidentes. Bien sûr, on peut, prudemment, évoquer légende ou tradition formelle mais vous avez retenu combien la vérité peut être ressentie de façons différentes, parfois même opposées, par les uns et les autres intervenants, selon l'oreille bienveillante qu'ils ont prêtée aux uns ou aux autres colporteurs de mémoire évoquant une histoire vieille, il est vrai, de deux siècles aujourd'hui.

Faut-il pour autant se résigner à interrompre les recherches ? Non ! Alors, essayez de parler du plateau Robert aux « anciens » vivant encore dans la région et se souvenant de ce lieu disparu.

Monique Gherardini  
Académie de la Val d'Isère

11 octobre 2017